

PLANTES & CHAMANISME
Conversations autour de l'ayahuasca & de l'iboga

Jan
KOUNEN

Jeremy
NARBY

Vincent
RAVALEC

PLANTES & CHAMANISME

*Conversations autour
de l'ayahuasca & de l'iboga*

© Mama Éditions (2018)

Tous droits réservés pour tous pays

ISBN 978-2-84594-227-1

Mama Éditions, 7 rue Pétion, 75011 Paris (France)

Mise en forme: Michka Seeliger-Chatelain / Édition: Tigrane Hadengue
Motif géométrique de couverture d'après tissage shipibo

MAMA ÉDITIONS

CONVERSATION I

Séquence 1

Vincent: La question que je me pose, c'est : pourquoi faire un livre sur ce sujet ? Est-ce que cela va servir à quelqu'un ? Avant d'aller plus loin, j'aimerais qu'on s'interroge là-dessus, car j'ai déjà fait un livre sur l'iboga, plus différentes participations autour des psychotropes, et pour le moment, les conséquences que j'en vois, le retour, ne paraissent pas très positifs.

Je suis extrêmement dubitatif, d'autant qu'ayahuasca comme iboga sont maintenant interdites en France. Mais au-delà de l'aspect juridique ou pénal des choses, d'un point de vue humain, existentiel, est-ce que ça va apporter quelque chose à quelqu'un de lire un livre sur ce sujet ?

Je m'excuse de faire un peu prêchi-prêcha mais je pense qu'il faut poser la question basique de pourquoi on fait les choses, qu'est-ce qu'on a envie de faire, pour soi-même et pour son prochain, dans cette dimension comme dans les autres.

Je crois que les gens qui ont accès à ce type de connaissance, comme les gens qui ont accès à la science, doivent avoir une réflexion éthique plus importante que les autres, parce qu'ils ont plus de responsabilités. Personnellement, je me pose beaucoup de questions. Ayant une toute petite parcelle d'exposition publique avec mes livres, et surtout depuis le livre sur l'iboga, je réfléchis à comment parler de ces expériences.

Je pense que toi, Jeremy, tu as été confronté à ça avec *Le Serpent cosmique* ?

Jeremy : Oui, moi ça fait des années que c'est dans mon esprit.

Vincent : Et quelle est ta position ?

Jeremy : C'est vrai qu'avec *Intelligence dans la nature* j'ai fait une sorte de « à gauche toute ». Je me suis éloigné de quelque chose qui pourrait encourager les gens, tout en tâchant de rester fidèle au sujet – le sujet étant, en ce qui me concerne, la situation des peuples indigènes d'Amazonie.

Le fait est qu'on a méprisé ces peuples et leur savoir pendant des siècles et que les plantes psychoactives sont au centre de leur façon de connaître le monde et que, ma foi, ça contredit le paradigme occidental. Ça, déjà, en soi, c'est intéressant ; c'est même trop intéressant pour ne pas en parler. On est dans un cas de blocage épistémologique.

Le fait d'en parler me paraît constructivement subversif dans ce monde ; et en même temps, je n'ai pas envie d'envoyer de jeunes agneaux occidentaux se jeter dans la gueule du loup, et créer plus de confusion. Par exemple, j'évite soigneusement toute prise d'ayahuasca en Europe, c'est clair.

Dans mes derniers livres, je donne la parole à des chamanes qui expliquent que l'utilisation d'ayahuasca est ambiguë, qu'il y a aussi des questions de pouvoir là-dedans.

J'ai l'impression que c'est une bonne chose d'en parler tant qu'on le fait de manière détaillée, équilibrée, avec la lumière et l'obscurité, et surtout en le replaçant dans un contexte de savoir.

En Amazonie, ils ne parlent pas d'hallucinogènes, mais d'outils pour communiquer avec les autres espèces. L'ayahuasca, c'est avant tout une façon de transcender la barrière qui nous sépare des autres espèces et, dans nos visions, de communiquer avec des plantes et des animaux. Je continue à penser qu'en Occident on a plutôt affaire à un déficit de compréhension, et j'aime l'idée de mettre nos trois têtes ensemble ici et de chercher une nouvelle façon de parler de ces choses, une façon qui soit à leur honneur.

Ces plantes sont des outils, des *power tools*, des outils de puissance, qui peuvent être productifs, et en même temps dangereux. Donc, plus on pourra transmettre une intelligence dans l'usage, mieux ce sera. Je pense qu'il s'agit plutôt, dans un premier temps, de décourager les gens, de dire : « Écoutez, ce n'est pas la tasse de thé de tout le monde. Attention, ce sont des eaux profondes, il faut être pleinement informé avant d'y aller, c'est de la navigation en haute mer. »

Mais j'aime la navigation en haute mer ! Il y a, dans notre culture, des tabous concernant les plantes psychoactives. D'ailleurs, elles sont illégales dans la plupart des pays occidentaux. Et, oui, j'ai plutôt envie de rompre le silence. Je trouve qu'on est, les trois, des gens de mots et de communication ; et si, nous trois, on n'est pas capables de trouver des mots pour commencer à parler de l'usage et de l'abus de ces plantes, je ne sais pas qui va pouvoir le faire...

Vincent : Et toi, Jan, tu en penses quoi ?

Jan : Je pense un peu la même chose. Une fois qu'on a été en contact (et je parle là pour mon cas personnel), avec... on va dire avec une science, une médecine traditionnelle qui, tout en te rééquilibrant, te fait percevoir la relation avec la nature d'une façon autre, eh bien on voit qu'on a été énormément conditionné.

Quand j'ai commencé à enquêter et à aller voir les chamanes, en termes de systèmes de croyances, je pensais qu'ils étaient un peu allumés, dans le sens où ils croyaient à des choses farfelues. Mais ils arrivaient quand même à soigner, a priori, et à percevoir les choses différemment à l'aide de plantes.

Une fois que la rencontre a eu lieu et a été forte, effectivement, j'étais mis en présence, de manière intense et répétée, d'un basculement de système radical. Tu vois le monde différemment, et de manière assez claire. C'est, en fait, une manière de te soigner.

Vincent : Oui, oui...

Jan : Ça te réconcilie avec des choses très importantes comme la souffrance, la mort et ce qui t'entoure dans la nature.

À partir de là, mon travail s'est dirigé non pas vers dire qu'il fallait que tout le monde aille prendre de l'ayahuasca, mais plutôt dire qu'en tant que culture dominante il faut qu'on voie où ça mène. Avoir au moins l'information que les Indiens ne sont pas qu'un vestige d'un passé ou d'un paradis perdu, ou de bons sauvages.

Pendant que nous, on avançait à tisser avec la matière et à monter notre civilisation et notre façon de penser le monde, eux avançaient, en tant qu'êtres humains, dans une autre direction. Et la somme de connaissances qu'ils ont en certains territoires semble supérieure à celle que nous avons. Donc, à partir de là, qu'il y ait au moins la reconnaissance d'une connaissance – justement – que nous n'avons pas. J'ai fait des films en ce sens, *D'autres mondes* et *Blueberry*, et je pense être là avec vous, autour de cette table, pour cette raison-là.

Essayer, au moins, de faire circuler quelques informations. Dire: « Regardez. Après, vous y croirez ou pas, mais voilà une série d'informations qui vont peut-être vous permettre non pas de passer d'un système à l'autre, non pas de considérer d'un coup le monde autrement, mais de voir qu'il y a des systèmes de compréhension du monde qui sont différents et complémentaires. Et que – c'est mon opinion profonde aujourd'hui – les indigènes sont en avance par rapport à nous sur certains territoires de la cognition pure, des relations interspécies, sur les façons d'appréhender et de comprendre les phénomènes liés à la mort et aux phénomènes sensibles.

C'est très difficile de communiquer là-dessus, parce que nous n'avons aucune clé. Donc, ça va être le témoignage, la mise en mots d'états de connaissances, c'est-à-dire le passage d'un langage qui est non verbal à un langage verbal, réducteur et très difficile à appréhender.

C'est là où, artistiquement, le jeu est intéressant pour moi. Je ne suis pas quelqu'un des mots, je suis plutôt quelqu'un du langage des images. C'est très difficile de parler des visions puisque c'est un langage non verbal, donc le verbe n'est pas l'outil pour le faire. C'est la limite que je vois à la discussion.

Mais de toute façon, ça vaut le coup d'essayer. Et avec le verbe, on peut tisser autour d'autres sujets qui rejoignent la médecine traditionnelle: les dangers, pourquoi, la politique, le social...

Il est très difficile de faire comprendre ce type de connaissances de manière sensible à quelqu'un qui ne l'a pas. C'est comme si ces plantes éveillaient un sens nouveau. Parler de ce sens, c'est comme imaginer que le son n'existe pas pour quelqu'un et qu'on vienne lui décrire ce que c'est que d'entendre... C'est très difficile si la personne n'a jamais rien entendu! Et si elle n'a même pas envie d'entendre parler de son, lui raconter comment un orchestre philharmonique joue une symphonie...

Donc voilà: se dire qu'on peut entendre, qu'il y a quelque chose qui est en chacun, mais qui est fermé et que la connaissance individuelle sait ouvrir.

(*Silence.*)

Vincent: Là-dessus, je suis d'accord avec vous deux. Pour moi, ce sont des évidences. La question que je me posais, c'est la pertinence de tenir ce genre de propos. En fait, je pense que ça peut nous amener très vite aux réflexions suivantes puisque ça fait tout de même un petit moment que nous avons été tous les trois confrontés à une culture différente, à des expériences que tu as un peu évoquées, qui sont des expériences fortes par rapport à notre système perceptif habituel; et donc de voir quel est le bilan qu'aujourd'hui on peut en faire; si ce bilan est suffisamment positif et intéressant, à la fois pour nous, mais aussi pour ce qu'on a pu constater autour de nous. On connaît tous des gens qui ont participé à des expériences comme celles-là, et quelle action, positive ou négative, ça a eu sur leur vie. Donc, voir s'il est utile de communiquer là-dessus et, effectivement, quelle mise en garde on peut faire, de quel habillage pédagogique on peut accompagner nos propos.

Le système perceptif qu'a l'humain aujourd'hui est très restreint, dans le sens où il s'arrête à lui-même, à l'image qu'il a de l'homme. L'univers, le cosmos n'existe quasiment pas, la nature est de plus en plus abstraite. Donc, pour moi, c'était

une espèce d'ouverture vers autre chose de beaucoup plus large.

Mais c'est vrai qu'avec le retour que j'ai eu après la publication de mon livre sur l'iboga... Je suis très perplexe, en fait, parce que je ne sais pas très bien ce qu'il faut faire... Voilà.

Ces expériences ne sont pas bien perçues, et je me pose la question sans avoir de réponse : est-ce qu'en parler est plutôt une bonne chose ou une mauvaise ? Sachant que, de manière peut-être un peu bête, je pense qu'il vaut mieux essayer de faire une bonne chose qu'une mauvaise.

Alors, qu'est-ce qu'une bonne chose et qu'est-ce qu'une mauvaise ? On peut en débattre longtemps ; mais pour moi, dans ce cas précis d'un cheminement initiatique à base de plantes, une bonne chose va tout simplement dans le sens d'une évolution, de manière très basique. La personne qui va vivre une expérience, même si ça peut être douloureux, remettre en cause ses schémas conceptuels, sa façon de voir le monde, ses habitudes de vie – finalement, est-ce que ça lui apporte quelque chose de mieux que ce qu'elle avait avant ?

Quand je regarde les gens que je connais qui ont fait l'expérience de l'ayahuasca ou de l'iboga, je me dis parfois : « Est-ce que ça leur a fait du bien ou est-ce que ça les a rendus, pas forcément plus bêtes mais... pas forcément mieux ? »

Pour l'ayahuasca, Jeremy, tu avais fait un livre qui a, je pense, amené beaucoup de gens à en faire l'expérience. Moi, j'ai fait avec deux autres personnes un livre sur l'iboga, *Bois sacré*, qui a eu beaucoup moins d'impact mais qui a tout de même participé à ce que des gens fassent cette expérience.

J'ai eu des coups de téléphone, des gens m'ont écrit... des gens qui allaient plus mal. Est-ce que c'était passager ou est-ce que quelque chose n'allait pas ?

Donc, je pense que si vraiment on fait ce livre, il y a des choses qui sont importantes : un, donner des clés conceptuelles éventuelles.

Avec le livre sur l'iboga, je me suis vraiment senti investi d'une mission de passeur : voir comment on pourrait lancer une passerelle entre le système conceptuel occidental qui est

le nôtre et un système conceptuel qui n'a rien à voir. Et quelles clés on pouvait emprunter.

Je pense que c'est important d'essayer de pointer ça parce que, chacun à notre manière, on a trouvé des clés qui nous étaient propres, sinon on ne serait pas là pour en parler. Et même si elles ne sont pas celles du voisin, elles peuvent donner des idées par un phénomène d'analogie.

Et deux, la mise en garde. C'est-à-dire qu'on arrive avec des systèmes conceptuels différents, des systèmes conceptuels qui ont été édifiés avec une histoire.

Quand on va dans une jungle en Afrique ou en Amazonie, les peuples qui prennent des psychotropes et qui effectivement ont accès à d'autres modes de communication et aussi à des systèmes de pouvoir, comme tu l'as dit, Jeremy, ce sont des gens qui sont confrontés à une vie qui n'est pas du tout la nôtre. Ce sont des prédateurs, des chasseurs. Ils ont ça en eux, ils ont un autre rapport avec l'autre, un autre mode de vie, un mode de vie extrêmement dur.

Un Occidental peut vraiment se faire dévorer. Il faut faire attention à ça parce que, sans entrer dans les détails, il faut aussi que les gens sachent que ça peut être dangereux !

J'ai vu des gens aller là-bas de manière très naïve, en pensant que « tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil ». Or, quand on vit dans une jungle, ce n'est absolument pas vrai. Il y a un danger partout. Les gens sont avant tout des guerriers, des chasseurs. Et si on s'adresse à ces gens et à ces peuples, c'est parce qu'ils ont encore ça en eux. Même si on peut l'avoir aussi en nous. C'est important que les gens le comprennent.

Voilà. Je ne sais pas ce que vous en pensez ?

Jeremy : Mais, absolument !

Jan : C'est vrai qu'il y a une vraie clarification à faire sur : qu'est-ce qu'un chamane ? J'ai remarqué qu'il y a une grande confusion entre un sage indien ou tibétain et un chamane. Le chamane n'est pas un sage : il a une connaissance, une sagesse même, mais ce n'est pas un sage, au sens où nous plaquons un modèle préexistant. À partir du moment où on fait des parallèles avec la culture des années 1970, on va

effectivement découvrir, petit à petit, que les chamanes sont autre chose que l'idée qu'on s'en fait. Et c'est l'idée qu'on s'en fait qui va poser des problèmes.

Vincent: Je crois que tu touches là quelque chose de très important. Il y a une définition du chamane qui me plaît beaucoup : le chamane, c'est quelqu'un qui est capable de rétablir de l'ordre et de l'harmonie dans le groupe. Quelqu'un qui, quand il y avait un dysfonctionnement dans un groupe – une tribu –, était capable de resynchroniser les éléments du groupe avec la nature et avec le cosmos.

C'est une définition qui me convient très bien. Et je pense que c'est aussi le défi de l'homme moderne aujourd'hui. On est capables de faire des bonds dans le passé, d'aller voir des cultures qui ne fonctionnent pas comme nous et qui ont avec le monde des systèmes d'interactivité très différents. On doit être capables, aujourd'hui, si on fait un livre comme celui-ci, de faire preuve de réharmonisation. On doit être capables d'harmoniser des cultures sans qu'il y ait de heurts, et justement avec un processus de réparation qui est très important, parce que le monde s'est tout de même construit sur un bain de sang. Les Indiens ont été massacrés, l'Afrique a été envahie ; toutes ces choses-là font partie de notre histoire, de notre conscience collective.

Quand j'ai participé à ces expériences, c'était avec cette volonté d'essayer justement de participer à une réharmonisation des choses, en sachant que les heurts de l'Histoire sont faits pour être résorbés, à un moment donné, et que la culture et la connaissance sont de bons moyens pour y arriver.

Jeremy: Alors... C'est vrai qu'il y aurait toutes sortes de choses à dire. Mais là il me semble qu'on est déjà en plein dans le sujet, alors qu'on n'a pas fini de discuter des règles du jeu.

Je serais partant pour retrousser mes manches et parler de la définition du chamane, du concept, de comment il est venu dans les cultures européennes ; et on peut en parler toute la nuit, mais il me semble qu'il faudrait qu'on passe au-delà de la phase « pourquoi faire le livre ».

Est-ce qu'on va faire le livre ? Si oui, pourquoi ? Et ensuite, comment ? Si on dit : « On ne fait pas de livre », alors on éteint l'enregistreur, et voilà.

Mais il me semble qu'on est, les trois, d'accord pour avoir aujourd'hui une longue conversation qui sera enregistrée et qui pourrait devenir la base d'un manuscrit ; et c'est évident que si l'un des trois est contre la publication du texte qui en résulte, eh bien on laisse tomber.

Jan: J'entends ce que dit Vincent et je pense que ce livre peut être une occasion unique de s'attaquer aux problèmes soulevés entre l'Occident et la jungle du chamanisme. Effectivement, il y a des choses qui sont omises. Même moi, par exemple, je ne parle pas de la partie sorcellerie du chamane, de la partie négative. Je te rejoins parce que je pense qu'on a tous des choses à dire sur le niveau sous-jacent de la rencontre, de l'expérience directe – des choses qui sont non pas de la philosophie, non pas du monde des visions, mais des choses concrètes. Tu parles de clés, moi je parlerais de méthode et de relation à ce type d'expérience, mais de manière très simple. J'ai des choses à raconter sur la manière dont je me suis planté, par exemple – j'ai été très mal. Comprendre certaines choses entraîne une attitude qui me permet d'être mieux dans ma relation, toujours active, avec le chamanisme shipibo, qui est le seul que je connaisse.

Il y a des expériences négatives autour du chamanisme, des choses que je ne raconte pas d'habitude et qui peuvent être racontées, pourquoi pas ? Si on a un devoir pur face au phénomène, et si on a un devoir pur face à notre culture, de responsabilité envers les gens qui vont prendre le temps de lire le livre, c'est de dire : « Voilà : il y a ça, c'est bon ; ça, c'est moins bon. » Mais admettre de vraiment se livrer. Toi, par exemple, Vincent, je trouve très bien que tu livres tes états d'âme : « Je me suis pris un mur, pourquoi ? » Ça pourra peut-être éviter à d'autres de se prendre un mur. Moi, je m'en suis pris aussi, je ne te le cache pas. Voilà : ce n'est ni blanc ni noir. En ce sens-là, je suis d'accord pour se pousser un peu dans nos retranchements, sachant qu'on peut toujours se relire et que le but du